



# La problématique du face-à-face dans “ Le voile noir du pasteur ” de Nathaniel Hawthorne

Linda Sahmadi

## ► To cite this version:

Linda Sahmadi. La problématique du face-à-face dans “ Le voile noir du pasteur ” de Nathaniel Hawthorne. 2018. hal-01711347

**HAL Id: hal-01711347**

**<https://hal.science/hal-01711347>**

Preprint submitted on 17 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA PROBLÉMATIQUE DU FACE-À-FACE DANS « LE VOILE NOIR DU PASTEUR » DE NATHANIEL HAWTHORNE

*Linda SAHMADI, Docteur ès Etudes anglaises, chercheur indépendant*

L'on aura beaucoup travaillé à réconcilier la fiction à la réalité, nous démenant corps et âme pour défendre la première contre tous les reproches plus ou moins virulents vitupérés à l'encontre de la facticité et la futilité de la fiction. Cette malédiction n'est plus réellement à l'ordre du jour. On réhabilite la fiction, la peaufine pour enlever toute trace de diabolisme. C'est grâce à la multiplicité et à la multiplication des indices communs à la réalité que l'œuvre de fiction est en droit de réclamer son statut légitime d'être-au-monde. C'est ainsi que, malgré l'irréalité des personnages fictionnels, il est possible de converser sur les ressorts d'un événement au combien déterminant – la rencontre avec l'Autre.

Qu'il s'agisse d'êtres humains, d'éléments biologiques, d'objets planétaires, la rencontre se décline à tout niveau et se laisse aborder sous différents angles. On appréhende une rencontre, ou bien l'on peut la désirer ardemment, la retarder ou la précipiter, ou même elle survient sans crier gare. La rencontre possède décidément bien des facettes qui contribuent à tous niveaux émotionnels à marquer et se démarquer. Une rencontre peut être fatale ou frivole, mais sa force réside avant tout dans ses conséquences. En effet, qui dit rencontre dit forcément impact, et possibilité de mésentente comme d'accord parfait et divin. Comment ce moment quasi atemporel peut-il tourner au cauchemar, à la confrontation perpétuelle ? Comment résoudre ce conflit interne et retrouver l'harmonie d'antan ? Il semblerait que ce côté obscurci, bon gré mal gré, soit l'élément primordial, la condition indispensable de l'harmonie désirée, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Il n'est pas anodin que toute tentative de réconciliation, que ce soit avec autrui ou avec soi-même, intervienne après une période conflictuelle, de lutte (plus ou moins) acharnée. Quelles que soient les motivations des partis concernés, une paix aboutie, un compromis atteint ou une réconciliation inattendue et inespérée n'auraient pas raison d'être sans confrontation préalable. Le charme de tout accord se ressent d'autant plus fortement que le désaccord a été violent, qu'il s'est prolongé dans la durée, qu'il a fait des « victimes ». Aussi évidentes que ces

déclarations puissent paraître, elles sont nécessaires pour amorcer une discussion sur les tenants et aboutissants de ce binôme qui se voue un amour fraternel et une haine fratricide.

Au premier abord, le voile noir du pasteur, conte écrit par l'un des premiers romanciers américains en la personne de Nathaniel Hawthorne, semble peu enclin à s'offrir à cette approche duelle et duale. Le voile, à cause de ses vertus dissimulatrices, paraît plus propice à déclencher la confrontation qu'à engager la rencontre. Il n'est que de voir et lire les réactions que la découverte de cet avatar suscite chez les paroissiens pour comprendre que le pasteur ne *se laisse pas aborder sans résistance. Mais résistance à quoi ? À qui ? Quelle est donc cette* appréhension inexplicquée et inexplicable qui pétrifie tout l'entourage de l'humble ministre et qui entrave toute approche ? Est-ce réellement ce voile noir qui vacille au moindre frémissement des lèvres du pasteur qui glace le sang de la horde de croyants ? Ou bien est-ce plutôt le malaise qu'il fait naître en chacun de nous (le lecteur est inclus dans la congrégation dubitative et dérangée) et qui nous confronte à notre propre intériorité dissimulée (derrière un voile figuratif cette fois) qui est à l'origine de ce refus de sympathiser et ce rejet de communauté ? C'est la brèche qu'il introduit dans cette sphère harmonieuse (en apparence du moins) qui fait du voile le signe d'un chaos refoulé ou insoupçonné. Chaos intérieur ou extérieur ? Ces interrogations complexes lancent les bases d'une investigation philosophique dont la recherche première a pour objet l'élément catalyseur et déclencheur de cette difficile rencontre. Il sera primordial de questionner la nature de celle-ci ainsi que l'identité des participants de ce face-à-face. Cela nous permettra d'étudier la signification du voile, pris comme intermédiaire entre la personne qu'il dissimule et le monde (physique et spirituel) qu'il dévoile en dépit du paradoxal principe qui régit ce réseau sémantique et symbolique.

## L'INATTENDU DE LA RENCONTRE : LE VOILEMENT DU PASTEUR.

En guise de préambule à ce questionnement, nous citerons les propos introducteurs de Jacques Aumont à l'ouvrage collectif dédié à la rencontre du même nom : « [...] on ne peut pas passer sa vie en restant chez soi, en restant seul [...]. Nous sommes voués à l'Autre, et avant tout, à l'autre Homme [...]. Et nous sommes voués à la rencontre parce que nous ne pouvons nous abstenir de découvrir le Monde, géographique ou spirituel, où nous sommes

plongés<sup>1</sup> ». Cette observation, Descartes et après Lévinas l'ont élaborée à la suite de réflexions dont l'être humain est le point à la fois centrifuge et centripète. Tout part de l'homme et tout arrive à lui. Il ne peut se passer de son frère humain, dont l'existence reconnue et acceptée permet véritablement l'ex-istence de son semblable. La nécessité ontologique d'une telle cohabitation peut être menée à dure épreuve, mais au final, elle n'en reste pas moins une nécessité dont l'homme (et la femme), malgré tous ses désirs d'indépendance et ses aspirations d'autosuffisance, ne peut se défaire. Il est un être social (à défaut d'être sociable), et même l'être le plus réticent à créer des liens avec le reste de l'humanité en tisse malgré tout. Car, pour rejeter cette dernière aussi faut-il au préalable énoncer à soi-même ou à voix haute ce qui le répugne. La présence morphématique du « re- » en tête du lexème est symptomatique de l'objet en question. Celui-ci pré-existe à toute attitude positive ou négative, car toute réaction suit logiquement l'action qui l'aura provoquée. Ainsi, pour en revenir à la citation de Jacques Aumont, l'homme ne peut rejeter la compagnie de l'entière humanité (dans les cas extrêmes) qu'après y avoir goûtée. De ce fait, l'homme social et l'ermite ont à des degrés divers ressenti l'extrême vérité de ce déterminisme existentiel et ontologique auquel fait référence Aumont.

Tout se passe comme si l'homme, à ce niveau, n'est plus maître de son existence mais est comme absorbé par le cyclone métaphysique et spirituel qui l'expulsera à sa guise. Dans cette perspective, comment expliquer que certains hommes parviennent à s'en extirper tout seul ? Serait-ce à cause de ou grâce à leur nature profondément asociale, ou bien sont-ce de véritables monstres dont l'incompatibilité involontaire déclenche un tel rejet ? Dans l'un cas, l'homme est instigateur de sa propre solitude subséquente, il la recherche et la provoque sciemment ; dans l'autre, il devient une victime passive, délaissée de tous.

Cette double interrogation paraît se prêter parfaitement à l'étude que nous avons choisie comme illustration principale de cette thématique duelle des « rencontres et confrontations », de ce face-à-face qui intrigue tant le pasteur hawthornien. Ici, l'on voudrait ouvrir une petite parenthèse pour justifier la référence donnée ci-dessus, en l'occurrence *La Rencontre. Au cinéma toujours l'inattendu arrive*. L'approche cinématographique à laquelle se sont consacrés exclusivement les différents chercheurs de ce recueil collectif nous a inspirée dans la mesure où notre approche textuelle du conte s'y apparente, mis à part le lexique

---

<sup>1</sup>Jacques Aumont, *La rencontre. Au cinéma, toujours l'inattendu arrive*, sous la direction de Jacques Aumont, Les PUR/ La Cinémathèque française, 2007, p.7, « Avant-propos ».

spécifique. De plus, nous aimerions souligner le fin sous-titre de l'ouvrage. Le paradoxe qu'il éclaire dit clairement ce qu'il sous-entend : au final, il n'y a rien d'inattendu. Ou du moins l'imprévu est essentiellement déterminé. Ce qui n'est pas prévu, c'est le moment exact de la rencontre. Dans le conte, par exemple, l'inattendu est le voilement du pasteur, donc, oui, en un sens, il s'agit bien d'une rencontre, celle d'une personne inconnue, étrange et étrangère. Toutefois, cet aspect de prévisibilité ne nous intéresse que parce qu'il est décliné d'une manière originale : pour les paroissiens, la question n'est pas de savoir quand la rencontre avec le pasteur surviendra, mais plutôt quand les retrouvailles entre le révérend et sa congrégation aura lieu. Car il n'y a aucun inconnu au sein de la petite paroisse ; c'est le ministre Hooper qui s'est érigé en inconnu auprès de ses proches. Pour lui, « rencontre[r] » se résume à aller à l'encontre de ces derniers, ou en tout cas, c'est ce que l'on peut avancer à la lecture de la première page du conte.

Tous sursautèrent comme un seul homme, plus stupéfaits encore que si un pasteur inconnu était venu épousseter les coussins de la chaire de M. Hooper. [...] On ne remarquait dans sa mise qu'une singularité. Enveloppé autour de son front de sorte qu'il recouvrait son visage et frémissait à chaque souffle, M. Hooper arborait un voile noir.<sup>2</sup>

L'effet de surprise provoqué par la révélation du voilement, par l'apparition de cet être connu et pourtant méconnaissable, frôle l'ironie hyperbolique. L'entrée en scène du révérend Hooper, aussi inattendue et inexplicable soit-elle par son extravagance vestimentaire, justifie-t-elle pour autant un sursaut collectif de cette ampleur ? En effet, cette rencontre – car il y a bien l'élément d'étrangeté, d'inconnu indissociable de toute (première) rencontre – fait l'effet d'une bombe qui annihile toute individualité et crée une sorte d'espace-temps parallèle dans lequel les individus ne sont plus tels que la société les connaît. Le processus de reconnaissance est entravé. D'où l'ironie mise en jeu car en même temps que les paroissiens s'étonnent devant cette figure apparemment inconnue et donc, a fortiori, innommable, ils parviennent néanmoins à (dé)nommer cet objet qui devrait rester sans nom car jamais vu. Ainsi, cette action dénominative apparaît peut-être comme la tentative voilée de la part des membres de la congrégation de ne pas se laisser mortifier, méduser, désespérer. Cependant, leur volonté de rendre, ou donner à l'inconnu un aspect familier, loin de les rassurer, va

<sup>2</sup>Nathaniel Hawthorne, *Contes et récits*, Muriel Zagha (trad.), Présentation et Postface de Pierre-Yves Pétilion, Babel, Imprimerie nationale Editions, 1996. « Le voile noir du pasteur », p.182. Les références à la traduction française des contes se fera à cette édition.

déclencher une spirale de doutes qui engouffrera tous les paroissiens, hommes et femmes, ancêtres et enfants, jusqu'à la fiancée du révérend.

L'élément primordial de cet instant clé est l'aspect d'irréel qui l'enveloppe de sorte que réalité et fiction se rejoignent, non sans heurt, pour finalement signaler un rapprochement problématique, voire impossible, de ces deux facettes mystérieuses du pasteur Hooper. En effet, sans son voile la rencontre est des plus aisées. Il y aurait contact. Mais avec ce crêpe, une barrière s'érige et le franchissement, difficile car symbolisant un non-dit et une vérité inavouée, en sera différé au maximum. C'est bien un refus catégorique de la rencontre qu'affiche donc le révérend à l'égard de ses paroissiens.

### LE REFUS E(S)T L'INTERDIT DE LA RENCONTRE.

Emmanuel Siety, dans son intervention intitulée « Quelques bêtes dans la jungle : la rencontre dans les films de Jacques Rivette », fait de ces derniers une analyse qui repose sur un facteur double : la rencontre envisagée comme un « collapsus », un big-bang élémentaire, mais également étudiée sous l'angle négatif, à savoir l'interdit de la rencontre. Ce dernier suppose un refus du contact physique et, partant, témoigne d'un désir de retarder, voire d'annihiler toute concrétisation de rencontre. L'injonction du Christ « noli me tangere » à Marie-Madeleine lors de son apparition après sa résurrection peut fort bien s'appliquer au Révérend Hooper qui répugne à l'idée que son voile puisse être levé par une main mortelle. L'homme n'est pas digne de s'arroger une prérogative divine car lever le voile est synonyme de mort. Seul l'Être Omniscient et Omnipotent peut décider de ce moment unique qui fait passer l'homme de l'univers terrestre, humain, fini à un univers spirituel, divin, infini, où le temps n'a plus cours. Une autre rencontre a lieu à ce moment-là, une rencontre de type divin.

La comparaison christique ne doit pas pour autant laisser croire que Hawthorne avait nécessairement cette sentence à l'esprit lorsqu'il créa son personnage énigmatique et secret. Cependant, elle montre l'ancrage religieux et l'arrière-plan métaphysique qui confèrent au « voile noir du pasteur » en particulier, et à l'œuvre écrite en général, son caractère symbolique et mystique.

Ce refus de voir un autre homme toucher le visage du révérend, même ne serait-ce que de se sentir effleuré par un tel être fini et imparfait, horrifie Hooper au point qu'il s'arme de vigilance envers toute tentative de dévoilement. La fonction apotropaïque de la rencontre est détournée, et c'est l'absence de rencontre qui se voit dotée de pouvoir exorciseur. Contre ce

refus de contact, cette volonté de tenir à distance autrui pour entraver tout rapprochement, toute tentative de réconciliation échoue, et cet échec de la rencontre se convertit en confrontation. La guerre est plus ou moins ouverte avec le reste de la congrégation, quoique les hostilités ne fussent pas engagées directement par le révérend Hooper.

Dans son article intitulé « Rejoindre la rencontre<sup>3</sup> », Stéphane Bouquet donne une définition de la rencontre qui semble constituer le consensus sémantique : « La rencontre est un mouvement qui efface la distance, un mouvement qui supprime la séparation. » Ainsi, se dit de tout rassemblement communautaire : la congrégation du révérend Hooper au début du conte entre parfaitement dans ce cadre définitoire de la rencontre. Les paroissiens se réunissent pour écouter la parole spirituelle de leur pasteur et guide. À ce pan primaire de la définition, Bouquet ajoute un critère essentiel, plus subtil : « La rencontre est d'abord un acte avant d'être un résultat. Il faut comme disait Francis Ponge « aller à la rencontre de la rencontre, la rejoindre, prendre le temps nécessaire pour l'atteindre.<sup>4</sup> » Dans le cas du révérend Hooper, l'on pourrait dire que cette définition ne peut être envisagée que sous l'angle négatif en ce sens que, pour lui, la rencontre est un mouvement qui accroît la distance, un mouvement qui établit la séparation. Voire, l'on oserait presque inverser la donne définitoire et avancer que le ministre fait de la distance et de la séparation les actes mêmes de la rencontre. L'on retrouve une nouvelle fois la nature ambivalente et paradoxale si chère à Hawthorne qui multiplie les niveaux de lecture en détournant le sens propre des mots et en leur donnant une signification propre à lui-même. Si l'on admet que ce personnage énigmatique conçoit la rencontre comme un acte de distanciation, peut-on en conclure que sa vision du monde est également bivalente et singulière ? Dans l'hypothèse positive, les conséquences métaphysiques sont énormes pour lui et les êtres qui font partie de sa sphère d'existence. Ces derniers seraient condamnés à demeurer à l'état d'inconnus, d'étrangers au sens anglo-saxon d' « *alien* » :

On ne rencontre que ce que l'on ne connaît pas, ce que l'on ne comprend pas, ce pour quoi on est idiot, ce pour quoi on n'a pas de doublure prête à l'emploi. La rencontre n'est dès lors ni fusionnelle, ni parlementaire, mais pierreuse, au plus près de la disjonction, étroite contiguïté de deux mondes étrangers qui ne s'imbriquent pas, deux hébétudes qui mécomprennent les

<sup>3</sup>Stéphane Bouquet, « Rejoindre la rencontre », in *La Rencontre*, ouvrage coll., *op.cit.*, p.216

<sup>4</sup>Stéphane Bouquet, *ibid.*, p.216

signes adverses.<sup>5</sup>

Ce sont deux mondes qui se confrontent, qui se heurtent car non compatibles. L'un, celui du révérend Hooper, est fait de froideur, de distance, de désir de solitude méditative ; l'autre, celui des paroissiens, demande chaleur humaine, fusion, et désir de vivre-ensemble, de communauté sociale. Dès lors, il ne peut que se produire une explosion (somme toute relativement amortie via l'ampleur métaphorique d'une telle image guerrière qui est la nôtre), une faille que ni rien ni personne ne pourra colmater.

Si, au début, Hooper n'était pas réticent à un semblant d'approche, c'est parce que celle-ci ne se faisait pas brusquement, de façon malsaine. Ses paroissiens réagissaient par pure curiosité ; certains diront « voyeurisme », et c'est là que le bât blesse. En effet, très vite, ce terme péjoratif s'applique davantage à leur comportement :

Peu de gens résistaient à l'envie de se tordre le cou vers la porte pour le voir entrer ; bien des paroissiens *n'avaient point hésité à se lever franchement et à faire face* à la porte ; tandis que plusieurs petits garçons escaladaient les bancs, puis sautaient à terre avec un fracas épouvantable. Tout le monde s'agitait, les femmes froissaient leurs robes, les hommes trépignaient, bien loin de ce calme recueilli qui doit accompagner l'entrée d'un ministre. Mais M. Hooper ne *semblait* guère prendre garde au trouble de ses ouailles.<sup>6</sup>

Ces dernières vont essayer de pénétrer le mystère, de violer l'intimité du pasteur conférée par le voile. Cette intrusion, cette invasion, Hooper, contrairement aux apparences (« semblaient »), ne va pas les tolérer, et c'est naturellement qu'il va (apparemment) se barricader derrière un mur, métaphysique et spirituel. Il continue à côtoyer ses brebis, mais le berger voilé s'en tient aux commandements verbaux, loin de lui l'idée de développer des rapports tactiles. Même à l'égard de sa fiancée de cœur, corps et d'âme, le pasteur Hooper fait preuve de retenue. Vraie timidité malade, réelle humilité pieuse, ou simple arrogance masculine ? Le refus de rencontre s'interprète différemment alors. Dans le premier cas, le voile agirait comme un écran protecteur contre les agressions du monde environnant. Dans le second cas de figure, la piste métaphysique est privilégiée. Le voile signifierait la croyance profonde en une existence suprême et supérieure qui relativise la présence insignifiante de l'homme. Enfin, la dernière hypothèse fait du refus de rencontre un choix délibéré d'une conduite hautaine. Le voile est l'instrument de dénigrement, derrière lequel il peut se

<sup>5</sup>Hervé Aubron, « La nef des idiots: en quel monde se rencontrer? », in Jacques Aumont, *La Rencontre*, *op.cit.*, p.290.

<sup>6</sup>Nathaniel Hawthorne, « Le voile noir du pasteur », *op.cit.*, p.183. (mes italiques)

soustraire de toute approche et tout contact humains. Suivent des citations qui illustrent bien ce symbolisme sémantique multiple :

[...] M. Hooper récitait le psaume du jour ; il interposait son obscurité sur la page sainte, alors que le pasteur lisait un passage des Écritures ; et lorsqu'il se mit à prier, le voile épais pesait sur son visage levé au ciel. Cherchait-il donc à le celer à l'Être terrible auquel il s'adressait ?<sup>7</sup>

Une puissance subtile imprégnait ses paroles. Chaque membre de l'assemblée, de la jeune fille la plus pure à l'homme au cœur endurci s'imagina que le prêcheur, derrière son terrible voile noir, s'était glissé furtivement dans leur intimité, et qu'il avait découvert le petit tas enseveli de leurs actions ou de leurs pensées iniques. Beaucoup n'avaient plus les mains jointes mais pressées sur leur cœur.<sup>8</sup>

Il n'empêche que la seconde citation met en avant le malaise ressenti dans l'audience ainsi que la réciprocité du « voyeurisme » dont nous avons parlé. Car si les paroissiens envahissent le pasteur de leur regard inquisiteur, le pasteur aussi semble les dévisager. Mais Le rapport de force ici annoncé, à savoir la supériorité spirituelle et morale du pasteur sur sa congrégation, peut donc fort bien se penser à l'envers. C'est le pasteur qui, face à ses paroissiens, debout à sa chaire, est la cible de tous les regards. Il se sent intimidé, mitraillé de toutes parts. Seul un écran opaque peut empêcher le pasteur de se faire dévisagé. Cette hypothèse, nulle part vérifiée dans le conte, n'est également nulle part démentie. Tout est fait pour préserver le doute au sein des deux partis concernés.

Tout au long du conte, l'accent est mis sur l'ambivalence de l'attitude que provoque le visage de Hooper :

Il leur venait malgré eux une douloureuse émotion mêlée d'horreur sacrée. Telle était la puissance de l'insolite attribut que la foule souhaitait ardemment qu'un souffle de vent vînt écarter le voile, presque sûre de voir apparaître un visage inconnu, bien que la silhouette, les gestes et la voix fussent indéniablement ceux de M. Hooper.<sup>9</sup>

Le point intéressant est la focalisation opérée sur et à partir de cet élément qui, depuis Lévinas, est incontournable dans la reconnaissance de l'existence identitaire de l'Autre. L'extériorisation du regard des paroissiens sur le pasteur remet en question la problématique de la rencontre. En effet, si nous avons avancé que la réticence du contact se trouvait plutôt

---

<sup>7</sup>*Ibid.*, p.184.

<sup>8</sup>Nathaniel Hawthorne, *op.cit.*, pp.184-185

<sup>9</sup>*Ibid.*, p.185

du côté de l'homme d'église, nous n'avons pas non plus interdit toute interprétation plurivoque. Il serait inexact alors de dire que cette réticence est exclusivement univoque. En fait, l'hésitation et l'appréhension sont ressenties de toutes parts. Ces sentiments ne pourront être étouffés que si l'inconnu s'effaçait et laissait sa place au familier. L'usurpation, ou ce qui se ressent comme telle, constitue un obstacle de taille loin d'être surmonté. Le malaise de la foule envahit l'atmosphère, et ce malaise est en grande partie liée à la certitude bivalente qui entoure ce phénomène. D'un côté, l'hypothèse de l'apparition d'un inconnu prévaut chez les paroissiens, comme l'atteste l'usage de la focalisation interne<sup>10</sup> : « presque sûre de voir apparaître un visage inconnu ». D'un autre côté, le passage à une autre focalisation dévie notre interprétation sur la voie opposée, à savoir que cet inconnu est bel et bien le pasteur que tout le monde connaît, avec toutes les particularités et individualités qui lui sont propres. Tous les attributs cités concourent en effet à l'individualiser (le pasteur) d'une part – personne ne partage sa silhouette, ses gestes et encore moins sa voix, tous ces éléments faisant partie intégrante de et contribuant à l'unicité de Hooper – et d'autre part à douter de lui. Les démarches de comparaison et de vérification, induites par l'adverbe « indéniablement » (qui suppose, en effet, un raisonnement en amont), semblent quelque peu superflues car le narrateur paraît prendre sur lui, quoi qu'avec prudence comme le souligne l'utilisation du subjonctif français, l'affirmation de l'identité. D'ailleurs, notre narrateur lui-même semble se jouer de cette ambiguïté, ce qui expliquerait la préférence du traducteur pour l'expression « bien que » qui entraîne à sa suite le prédicat au subjonctif que nous avons vu.

Tournant son visage voilé d'un groupe à l'autre, il marqua le respect requis aux vieillards chenus, salua les fidèles d'âge mûr avec une bienveillante autorité, car il était à la fois leur guide spirituel et leur ami, et répandit sa bénédiction sur les têtes des petits enfants. Telle était toujours sa coutume au jour du Seigneur.<sup>11</sup>

Il est intéressant de noter que ces remarques interviennent à la suite d'observations d'un spectateur (plus ou moins) distant au sujet du comportement des paroissiens. En réalité, il se pourrait que ce soit ces derniers qui imaginent l'existence d'un mystère et donc d'un changement inhérent. Or, l'on apprend que le révérend Hooper n'a en aucune façon altéré ses bonnes habitudes. Il semble même vouloir conserver ses bons rapports de cordialité et d'autorité spirituelles. Du moins, si cette volonté était réciproque car il y a une rupture

<sup>10</sup>Chez Hawthorne, il est, toutefois, très difficile de trancher catégoriquement quant à la nature exacte de la focalisation.

<sup>11</sup>Nathaniel Hawthorne, *ibid.*, p.185

radicale entre le passé et le présent qu'illustre l'emploi contrastif des temps du passé. D'un côté, l'imparfait descriptif chante la beauté nostalgique d'une harmonie révolue entre pasteur et paroissiens qui cohabitaient sans conflits, sans soupçons, et prenaient plaisir à « se voir », à « se rencontrer » au sens anglais de « *meet* ». Tout respirait la convivialité paroissiale. La proximité, physique et affective aussi bien que spirituelle, était à l'ordre du jour. Quel paroissien n'éprouvait pas un profond honneur de marcher coude à coude avec celui qui représentait la foi et la force divine. Désormais, on le fuit comme la peste : « Nul ne briguait, comme naguère, l'honneur de marcher aux côtés de son pasteur » (p.186). On se détourne, on le contourne : tout est fait pour éviter un face-à-face, une rencontre dérangeante et déstabilisante. Car c'est tout l'équilibre de leur existence qui s'en trouverait ébranlé. S'ils refusent de l'approcher, les membres de la congrégation n'ont de cesse de faire de leur pasteur l'objet de toute leur attention, le sujet de toutes leurs conversations. Le voile monopolise les regards car c'est bien d'un rapport attraction-répulsion qu'il s'agit et qui illustre parfaitement ce paradoxe de rencontres conflictuelles.

Ils sont plusieurs en fait à se retirer, à vivre à l'écart de leur société, à s'aventurer aux confins de la vie et de ses lois. Le laboratoire, l'atelier de l'artisan ou de l'artiste, l'asile s'imposent comme lieux où les destinées s'accomplissent, des lieux aussi, magiques, où les lois de la nature sont subverties, des êtres artificiels sont animés, ne serait-ce que de façon éphémère, des statues de bois, des épouvantails et des papillons. Tous des signes d'un improbable statut.<sup>12</sup>

De cette citation assez longue, je retiendrais deux idées principales : celle de l'isolation et celle de destinée d'un être exceptionnel et particulier. La première, comme on l'a vu, s'applique parfaitement au ministre qui, fort de sa nature singulière, s'ostracise (bon gré mal gré) irrémédiablement et irréversiblement. Il s'exile « aux confins de la vie et de ses lois », se moquant des règles de bienséance et de politesse qui voudraient qu'on communiquât à visage découvert, sans fard. Cette isolation précipite la destinée tragique du pasteur, ou du moins la met en marche inéluctablement.

The veil stands as an impenetrable barrier between person and person. It functions as a formidable interdict against face to face open discussion that is the basis of community interchange and consensus. How can there be a community when its members can talk openly to one another and come by that free interchange to an agreement about political and ethical issues ?<sup>13</sup>

<sup>12</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.58

<sup>13</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.74

Ce que l'on retiendra ici, c'est la valeur asociale de cet accessoire qui, comme le fait remarquer un membre de la paroisse, chez une femme constituerait un simple et ravissant morceau de crêpe vestimentaire. Le contexte d'apparition contribue à la dénaturation de l'objet. L'entreprise déconstructionniste de la signification initiale de l'objet <voile> est-elle une lubie égocentrique du pasteur ou « seulement » une hallucination collective de villageois désœuvrés ? Si l'on en croit Miller, c'est le voile qui est à l'origine de cette impossible rencontre des paroissiens et de leur ministre, qui constitue le déclencheur potentiel de confrontations plus ou moins franches. C'est le voile qui barre la route à toute communauté amicale, sociale et viable. Toutefois, il est pertinent d'insister sur la réticence collective à aborder le révérend Hooper, qui doit faire les frais d'une peur irrationnelle collective de la différence. Ce que Hawthorne nous aurait (restons prudents) donné à voir, c'est le phénomène (a)social d'intolérance manifestée à l'égard de quiconque a le malheur de dévier de la « norme » sociale et communautaire. De fait, le rapport de force est à la faveur des villageois qui, d'une certaine manière, se liguent contre leur représentant religieux. Forts de leur ressemblance, ils dénigrent cet objet qui bouleverse l'harmonie vestimentaire, esthétique, sociale et morale du village, et en font un avatar diabolique, l'élément perturbateur. Ce dernier est à la fois interne à la communauté et étranger aux croyances communautaires.

La relation devient évidente entre cet ostracisme ambivalent et ambigu et la peur de la rencontre. C'est le voile qui concentre en son sein toutes les appréhensions qu'elles soient intimes et secrètes (du révérend) ou publiques et exprimées (des villageois). Le voile fonctionne sur le même principe qui s'appliquera plus tard à la lettre écarlate brodée sur le vêtement de Hester Prynne :

« Puritan experiment in the 17<sup>th</sup> century failed to establish a cultural experiment which would nurture tolerance, sensitivity and art » [Frederick Newberry, *Hawthorne's Divided Loyalties : England and America in his Work*, cité p.109 de *La fonction éthique*] Les habitants de Boston s'enfuient devant Hester transfigurée par le port de la lettre. Elle leur fait peur.<sup>14</sup>

Si dans le cas de la lettre écarlate, ce qui fait peur, c'est le renvoi d'une « sensusualité interdite » et de « tout ce qui a pu être désiré puis refoulé dans l'histoire de chacun » (pp.109-110) qui effraie les Bostoniens, dans le cas du voile noir, c'est le reflet d'une nature pécheresse niée et de tout péché qui a pu être commis ou celé. La transfiguration du révérend par le port du voile signale la commission du péché de Satan : les villageois font preuve d'orgueil à

<sup>14</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.109

l'égard du pasteur. Ils se croient (inconsciemment) sinon supérieurs, du moins différents de ce dernier et s'estiment exempts de tout reproche. Ils n'admettent pas qu'ils puissent avoir plus en commun qu'ils ne le pensent ou espèrent secrètement.

Nevertheless, Hawthorne knew that to try to step outside our man-made universe of assumptions even for a moment, is to suffer the fate of Wakefield, who abandoned his family and all his accustomed life, or 'dropped out', as we say in America, for no apparent reason whatsoever.<sup>15</sup>

Ainsi, le révérend Hooper est un Wakefield au tempérament plus tempéré, quoique moins radical. Si Wakefield a créé la rupture avec le commun des mortels en « s'absentant », en mourant d'une mort métaphorique, Hooper, lui, la crée en demeurant (tant que possible) parmi ses frères humains (présence physique, l'on entend bien). Si Wakefield pourra franchir le seuil de sa maison (sans que l'on sache vraiment ce qui se passe par la suite), Hooper, lui, franchira le seuil ultime sans espoir de retour et de réconciliation avec l'Autre. Mais qu'en est-il du retour à soi ? C'est ce que nous allons tenter de découvrir dans cette seconde partie.

## RENCONTRE AVEC SOI.

« Et pour rien au monde je ne voudrais demeurer seule avec lui. Je me demande s'il ne frémit point de rester avec lui-même » (p.186). L'épouse du médecin du village met ici le doigt sur un aspect important de la problématique de la rencontre en tant que moment d'appréhension et de possible affrontement – la rencontre, ou plutôt, les retrouvailles avec soi. La solitude est un état contre nature que l'homme, destiné à la société d'autres êtres, fuit tant qu'il peut. Le révérend Hooper lui-même craint ce moment propice à l'introspection mais surtout à l'émergence de (vieux) démons incontrôlables, du moins c'est ce que les villageois croient. A plusieurs reprises tout au long du conte, ces derniers suspectent la commission d'un crime inavouable qui expliquerait le port subit du voile. Ce dernier deviendrait un expédient, pas très discret certes, mais l'unique moyen pour celer ce noir péché. Toutefois, dans l'hypothèse où telle serait sa fonction, cet acte supposé de dissimulation ne fait-il pas déshonneur à sa vocation première et, au final, ne se convertit-il pas en objet de révélation ? Car, cacher n'est-il pas toujours la meilleure façon de montrer en attirant l'attention sur l'absence pour la rendre paradoxalement présente ? Aussi l'hypothèse du crime caché devient-elle quelque peu bancale sans toutefois en modifier les conséquences pratiques, à savoir un

<sup>15</sup> Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.21

rejet symptomatique du révérend par ses adeptes. Mais pourquoi cette peur du face-à-face avec soi-même ?

À cet instant [au moment du traditionnel partage des vœux de bonheur aux nouveaux jeunes mariés], il aperçut du coin de l'œil sa propre silhouette dans le miroir, et la vue du voile noir, il fut gagné par cette répulsion qui bouleverserait tous les autres. Frémissant d'horreur, les lèvres blanches, il renversa le vin intact sur le tapis et s'enfuit dans les ténèbres. Car la face de la Terre aussi était parée de son voile noir.<sup>16</sup>

A la lecture de ce passage, une explication possible à cette terreur sous-jacente à la rencontre avec soi réside dans l'éventuelle aliénation qu'un tel acte suppose. En effet le stade du miroir infantile, si crucial dans la reconnaissance de l'enfant par lui-même, est ici d'une certaine manière inversée. En effet, loin d'accepter son reflet comme étant le sien, le révérend Hooper se défile devant la projection de cet être méconnaissable. Le voile littéralement recouvre le visage, vecteur d'identité :

Plus que toute autre chose, leur effroi instinctif lui faisait penser qu'un horreur surnaturelle était intimement tissée avec les fils du crêpe noir. À vrai dire, sa propre haine du voile était si grande, disait-on, qu'il ne passait jamais de son plein gré devant un miroir, ni ne se penchait pour boire dans les eaux calmes d'une fontaine, de peur qu'à se mirer en son sein tranquille, il ne s'effraie de sa propre image.<sup>17</sup>

Aussi l'équation reflet + miroir = révérend Hooper n'est pas vérifiée. Ou ne l'est-elle pas réellement ? Car n'est-il pas également possible de penser que c'est au contraire la parfaite reconnaissance, la totale adéquation entre l'image miroitée et l'originale ? La peur irrationnelle céderait alors la place à un sentiment tout-puissant et envahissant de dégoût, de répulsion qui justifie ce geste de détournement. La vérité brute et brutale renvoyée par le miroir ne conforte pas, ne rassure pas ; elle dérange car l'image souligne visuellement la réalité invisible qui incombe à chaque humain. Et c'est peut-être la déception, la frustration qui précèdent l'exécration de soi.

Cette dernière se double d'une appréhension de la mort qui expliquerait son geste instinctif à l'heure de sa mort qui aurait dû signifier la levée du voile. Une première manifestation de cette crainte se produit lors de l'enterrement d'une jeune fille :

Comme il se penchait, le voile pendit tout droit de son front, de sorte que si

<sup>16</sup>Nathaniel Hawthorne, *op.cit.*, p.189

<sup>17</sup>Nathaniel Hawthorne, *ibid.*, p.194

ses paupières n'avaient été closes à tout jamais, la jeune mort aurait pu voir son visage. M. Hooper craignait-il donc ce regard, pour rabattre le voile noir avec tant de hâte ?<sup>18</sup>

Si la bête [le serpent de Roderick du conte « Roderick's Bosom Serpent »] est le symbole d'un égotisme sans borne, un monstre qui requiert toutes ses énergies et son attention, un sacrifice complet de sa personne [...], ce regard tourné vers soi est aussi, paradoxalement, savoir sur l'autre.<sup>19</sup>

Le voile s'apparente à cet autre symbole de la poétique hawthornienne par sa qualité d'acuité visuelle et de perspicacité métaphysique. En effet, malgré le double pli sombre, la vision du pasteur n'est aucunement diminuée ; bien au contraire, elle est comme revigorée, plus aiguisée et sensible aux vacillations intérieures. Ainsi derrière son voile, le Révérend Hooper accède aux secrets les plus intimes de ses paroissiens. En détenteur premier et ultime du secret signifie par le voile, Hooper est l'alpha et l'oméga du savoir sur soi et sur l'autre.

Cependant, l'unique différence de taille entre le serpent et le voile repose sur la subsistance de ce dernier à la mort du révérend. Cette dernière, contrairement à ce qui se passe avec le serpent, ne coïncide pas avec la disparition de l'avatar vecteur d'unicité. Le voile entretient à cet égard un second lien de parenté avec un autre symbole, physique et matérialisé lui aussi. Il s'agit de la tache de naissance du conte du même nom (« The Birthmark », « La tache de naissance »). Cette tache disparaît à la suite de manipulations scientifiques d'Eylmer, le mari de Georgiana, dont la beauté parfaite était *spoilée* par la présence d'une tache de naissance en forme de main sur la joue de la jeune femme. Comme le serpent, son extraction correspond à la mort de l'être humain. Plus qu'une correspondance ou coïncidence, c'est une corrélation inhérente qui est à l'origine de ces conséquences mortelles. C'est parce que l'avatar (serpent-tache) a été extirpé (avec toute la « violence » relative que cette opération suppose, et avec toute la dimension chirurgicale sous-jacente associée au cas de Georgiana) que mort subite s'en suit inéluctablement.

Cette tache, apprend-on finalement, n'était pas une marque de corruption, mais plutôt la seule trace visible d'un lien, celui essentiel permettant au beau de se joindre au corps. [...] Il y a eu surprise. La révélation tant attendue n'a pas eu lieu, elle a été remplacée par une catastrophe, la fin d'un monde.<sup>20</sup>

<sup>18</sup>Nathaniel Hawthorne, *ibid.*, p.187

<sup>19</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.55

<sup>20</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.65

La catastrophe est inversée dans le cas du révérend en ce sens qu'elle n'est pas précédée par l'effacement de la « tache », le soulèvement du voile. Toutefois, il y a bien catastrophe au sens de surprise justement parce qu'il n'y a pas eu de soulèvement. En fin de compte, dans les deux cas, l'attente n'est pas comblée.

Dès l'abord, la découverte par les paroissiens, et donc par le lecteur lui-même, du voile recouvrant presque entièrement le visage du révérend Hooper nous jette un froid inexplicable d'abord, dérangeant ensuite, sinon absurde et raisonnable. En effet, se voiler la face comme le pasteur le fait subitement (il n'a pas toujours porté ce morceau de crêpe noire) laisse à penser qu'un doute horrible plane sur lui, ou le ronge de l'intérieur. Mais quelle est la nature de ce doute ? Serait-ce le doute cartésien qui amena le philosophe à réfléchir sur l'origine du « je » pensant, à discuter la véracité d'ordres possibles, ordres dans lesquels Dieu occupe une place plus ou moins prépondérante ? Si c'est de ce doute dont le révérend Hooper, le voile deviendrait alors le signe extérieur d'une intériorité brisée. Cette rupture, loin de correspondre à un événement tragique et douloureux est au contraire le commencement d'une guérison, celle du « je ». ce dernier, perdu et meurtri dans l'immensité phénoménologique, se retrouve. Cette retrouvaille s'accompagne d'une (re)découverte de l'Être Suprême, origine et raison de ce doute en même temps qu'il en est le nivelleur :

Cette stricte contemporanéité de l'idée de Dieu et de l'idée de moi-même, prise sous l'angle de la puissance de produire des idées, me fait dire que « comme l'idée de moi-même, [l'idée de Dieu] est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé (AT, t. IX, p.41). Mieux : l'idée de Dieu est en moi comme la marque même de l'auteur sur son ouvrage, marque qui assure la ressemblance de l'un à l'autre.<sup>21</sup>

Dans l'optique développée, ce contact rapproché avec la mort sonne le glas de la crainte existentielle qui paralyse le révérend et le mortifie. Peut-être espère-t-il secrètement retarder ce moment tant honni où il se retrouvera à son tour sur ce lit mortuaire, le linceul se substituant alors symboliquement à la gravité du voile qui, matériellement, ne pourra jamais être levé de manière définitive et sans équivoque. Cette condamnation au silence solitaire, le révérend l'avait bien évidemment pressenti et avait tenté d'attendrir sa bien-aimée et la supplier de partager cet isolement insurmontable et délétère :

[...] Ce voile ne durera que ma vie mortelle ; il n'est point pour l'éternité ! Oh, vous ne pouvez savoir à quel effroyable isolement me

<sup>21</sup>Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Préface, p.20.

condamne sa solitude derrière ce voile noir. Ne m'abandonnez pas pour toujours dans cette misérable obscurité !<sup>22</sup>

Le recours au silence (« [Hooper] se mura dans le silence » (p.190) est la traduction langagière logique de la réticence éprouvée par le révérend à se laisser aborder et percer à jour. Il semble cultiver le mystère, le prolonger le plus longtemps ou, plus insidieusement, faire mine qu'un mystère n'existe pas et qu'il se laisse au contraire approcher sans fard. Cette attitude insondable est la raison même du rejet des paroissiens et de sa fiancée, mais, pourtant, Hooper persiste dans sa pudeur exacerbée. Cette interprétation semble néanmoins quelque peu mise à mal au vu de la tendance tout aussi mystérieuse à afficher un sourire discret, un rictus qui, fort de sa dissimulation derrière son voile noir, ne peut que marquer la personne à qui il est destiné. Un soupçon de diabolisme s'en fait ressentir. À la mélancolie affichée s'ajoutent donc silence et isolation qui sont les manifestations concrètes de cet emprisonnement métaphorique. Tout dialogue est coupé, le voile n'invite pas à la sociabilisation et au partage de « la joyeuse fraternité des autres hommes et (de) l'amour d'une femme » (p.197)

Se pose alors le problème d'identification ou de ré-identification quantitative et qualitative.

Lorsque le révérend Hooper fait son apparition devant la chapelle dominicale, tous les paroissiens s'interrogent sur l'identité de cet être extraordinaire, dont le vêtement noir fait obstacle à toute identification. Du moins, cette dernière ne se produit pas immédiatement mais se réalise au terme d'interrogations multiples, de messes basses parmi les brebis de troupeau dont le berger semble à première vue s'être égaré. C'est ce égarement – spirituel, moral et non physique – qui enclenche ces questionnements sans réponse.

La mêmeté est un concept de relation et une relation de relations. En tête, vient l'identité *numérique* : ainsi, de deux occurrences d'une chose désignée par un nom invariable dans le langage ordinaire, disons-nous qu'elles ne forment pas deux choses différentes mais « une seule et même » chose. Identité, ici, signifie unicité : le contraire est pluralité [...] ; à cette première composante de la notion d'identité correspond l'opération d'identification, entendue au sens de ré-identification du même, qui fait que connaître c'est reconnaître : la même chose deux fois, *n* fois.<sup>23</sup>

[...] ; c'est précisément dans la mesure où le temps est impliqué dans la suite

<sup>22</sup>Nathaniel Hawthorne, *ibid.*, p.193

<sup>23</sup>Paul Ricoeur, *op.cit.*, Cinquième étude, « L'identité personnelle et l'identité narrative », p.140.

des occurrences de la même chose que la ré-identification du même peut susciter l'hésitation, le doute, la contestation ; la ressemblance extrême entre deux ou plusieurs occurrences peut alors être invoquée à titre de critère indirect pour renforcer la présomption d'identité numérique [...].<sup>24</sup>

## CONCLUSION.

« Ces lectures s'opposent-elles, ou au contraire peuvent-elles, comme l'écrivait Hawthorne, se 'rencontrer' et 's'imprégner chacune de la nature de l'autre' <sup>25</sup> » : la diversité des lectures possibles – historiciste, psychanalytique, éthique, biographique – fait écho à la multiplication des niveaux interprétatifs que l'on retrouve pour un motif en particulier, en l'occurrence au voile. Comme si la structure d'ensemble renvoyait subtilement à la structure des parties qui la forment pour signifier la parenté interprétative qui l'unit à ses rejetons microcosmiques. Ainsi, le voile, tout en figurant l'impossible communion physique des êtres, signale l'espoir d'une union spirituelle, rencontre désincarnée de deux âmes, unification dématérialisée de deux cœurs, relation télépathique de deux esprits. Le voile serait donc le lieu de la rencontre qui se fait à la fois bifurcation corporelle et croisement spirituel. Il serait aussi le locus de la conscience de soi, qui s'éveille à la présence indélébile de la tache de Caïn sur tous les fronts. En la voilant, le révérend Hooper la révèle, comme si celer le mal constituait la meilleure arme pour lutter contre lui. Cette rencontre de l'Autre et de Soi comblent imparfaitement la place laissée (physiquement) vide par l'Autre ultime qui est également image de soi parfaite, à savoir l'Être Suprême, Dieu. Le voile s'érige donc en moyen privilégié de communication avec le divin. Se voiler la face devant l'homme et devant soi, c'est faire preuve d'humilité spirituelle devant le Créateur ; c'est reconnaître le degré d'insignifiance de sa propre existence face à la magnificence de l'Infini ; c'est reconnaître sa finitude mortelle devant l'éternité de Dieu. « Même sur son lit de mort, le ministre refusera de retirer son voile noir et, ainsi, révéler ce qu'il cachait. Comme le dit Hillis Miller, la nouvelle se clôt sur le dévoilement de la possibilité de l'impossibilité du dévoilement<sup>26</sup> ». Peut-être

<sup>24</sup>Paul Ricoeur, *op.cit.*, *ibid.*, p.141 (italiques de l'auteur).

<sup>25</sup>Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *Nathaniel Hawthorne: la fonction éthique de l'oeuvre. Narrative and the Ethical*, Publibook, Paris. "Avant-propos", p.12

<sup>26</sup>Hillis Miller, *Hawthorne and History*, Cambridge: Basil Blackwell, 1991, p.51, citée in Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.59

pourrait-on dire que la fin de la nouvelle s'ouvre sur la révélation d'un dévoilement voilé : son geste n'a pas reçu l'interprétation et la signification escomptées. Il a été dénaturé, détourné de sa fonction première. Mais ce détournement a été peut-être planifié par le ministre qui a créé son propre voile.

Le voile noir du pasteur, tant l'accessoire que la nouvelle, se fait le paradoxe de l'existence : on est et on n'est pas tout à la fois, comme on est voilé et dévoilé en même temps. Dans ce cadre déstabilisant, la rencontre est simultanément vers et contre : « [...]. L'allégorie est de la sorte renforcée, en tant qu'allégorie de l'impureté humaine, laquelle sera dévoilée *en même temps* que s'accomplit la révélation divine<sup>27</sup> ». Homme et Dieu se rencontrent et se confrontent ensemble à l'incrédulité humaine des vivants.

### MOTS-CLÉ.

Voilement – dévoilement – rencontre – rejet – conflits – isolement – communauté – Soi – Autre - dualité

### BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Aumont, Jacques, *La rencontre. Au cinéma, toujours l'inattendu arrive*, sous la direction de Aumont, Jacques, Les PUR/ La Cinémathèque française, 2007

Duperray, Annick, Harding, Adrian (eds.), *Nathaniel Hawthorne : la fonction éthique de l'oeuvre*, Publibook, 2006

Hawthorne, Nathaniel, *Contes et récits*, Zagha, Muriel (traductrice), présentation et postface de Pétillon, Pierre-Yves, Imprimerie nationale Editions, 1996

Monfort, Bruno, *Nathaniel Hawthorne : Contes et nouvelles, Le territoire du presque*, Ellipses, Paris, 2000

Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Editions du Seuil, 1990

---

<sup>27</sup> Annick Duperray, Adrian Harding (eds.), *op.cit.*, p.71 (italiques de l'auteur).